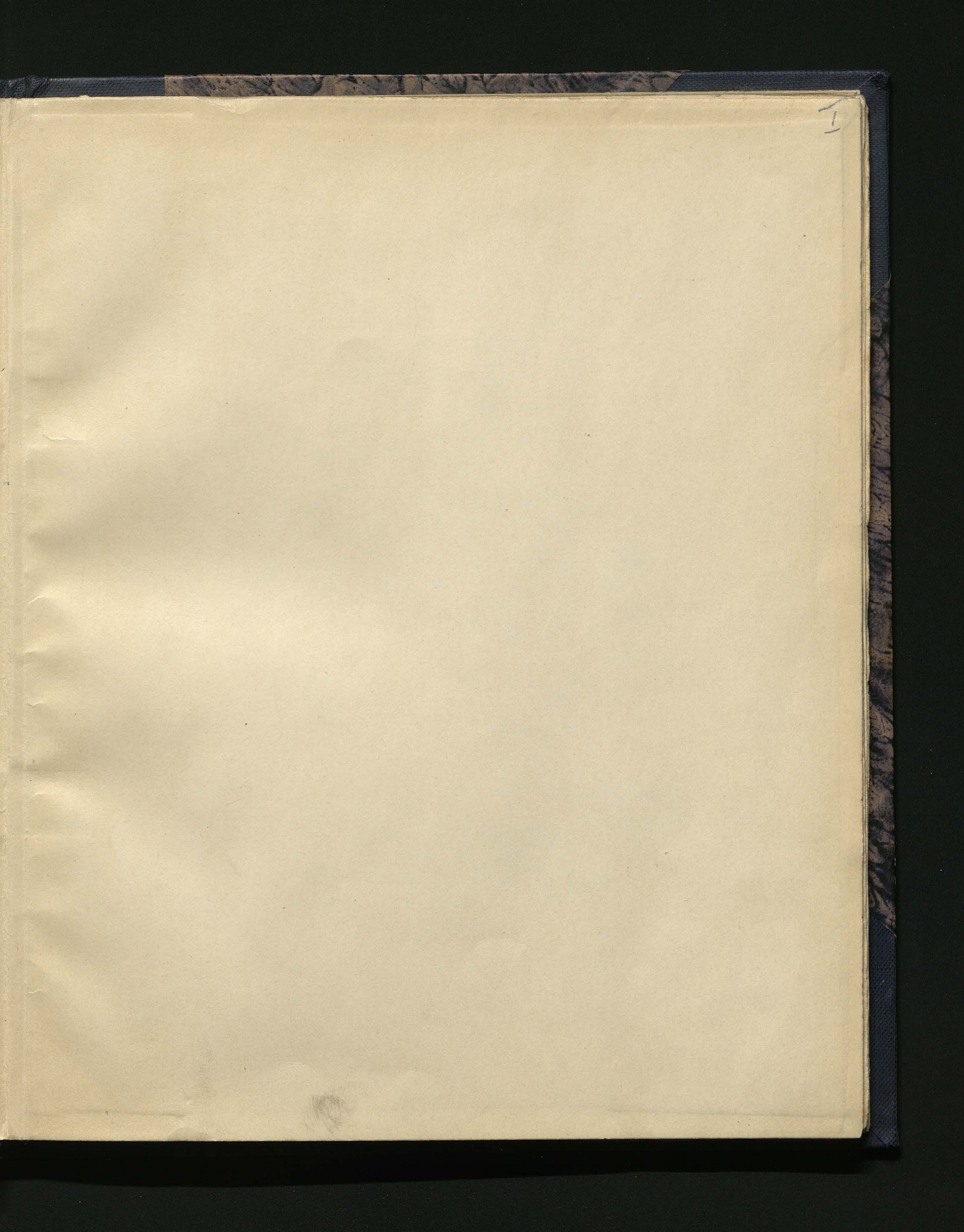
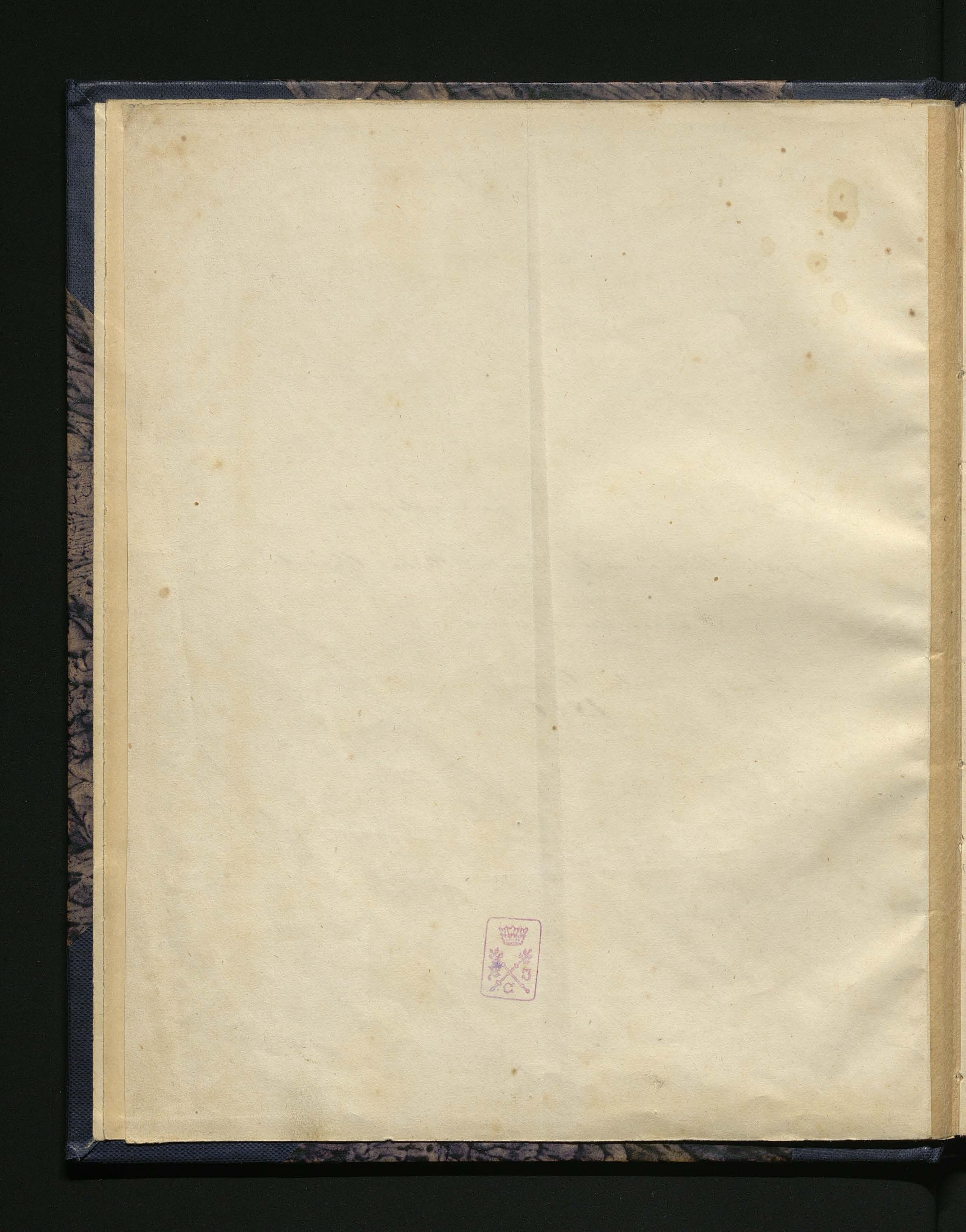

1

Lettres sur la Musique adressées
par Monsieur le Comte Michel Oginski
à un de ses amis.

de Florence.
1826.



C'est le seul examplaire, outre celui qui se trouve entre mes mains, que j'ai fait copier pour ma fille Amélie. Je desire que ces lettres ne soient communiquées, qu'à un petit nombre d'amis, qui sont véritablement amateurs de la musique... Ils les liront avec indulgence, et peut-être même avec plaisir; car le manuscrit n'est pas long, le style des lettres n'est pas recherché; (comme cela devait être dans une correspondance familière) et comme j'écrivais de tête, de souvenir, et d'après ma propre conviction, on ne m'accusera pas d'avoir servilement adopté l'opinion de beaucoup d'auteurs qui ont traité récement ce sujet, et de mettre laissé entraîner, par la mode et le gout moderne, qui ont fixés pour quelque temps, l'opinion publique.

Florence ce 25 Septembre 1828 jour où j'ai terminé ma 63me Année. M. Cte Oginski.

Lettre Première.

Florence, Avril 18. – 1828.

Monsieur! Je suis très flatté de l'idée que vous avez de mon talent pour la musique, car je dois à l'opinion favorable que vous vous en êtes formé, votre aimable lettre que je viens de recevoir, et l'invitation que vous me faites de vous communiquer mes observations sur la musique en général, ainsi que sur les principaux compositeurs et artistes que j'ai connus et entendus. — Je dois cependant en conscience commencer par vous désabuser de la prétention, que vous avez relativement à mon talent musical. Je n'ai absolument qu'une bonne oreille, un sentiment profond de l'harmonie, et le goût que je me suis formé en écoutant et faisant souvent de la bonne musique. s'il m'est arrivé quelques fois de composer de petits riens que les amateurs et même les artistes les plus distingués ont honoré de leurs suffrages; si un coeur sensible, et dont les vibrations répondaient au mien, s'en est trouvé quelque fois ému; si un homme agité par des passions violentes retrouvait le calme et la tranquillité en exécutant une de ~~ma~~ mes polonaises, ou en chantant ma romance; je ne pouvais l'attribuer à un talent supérieur que je n'ai jamais eu, ni à des connaissances profondes en musique. — Ce n'est pas que j'aie négligé les règles de la composition, et que je n'aie employé assez de temps dans mon enfance pour des exercices de la basse continue et de l'étude de la théorie musicale, parce qu'on m'ordonnait de le faire; mais j'avoue que je n'y prenais pas de goût, et que je trouvais ce travail fas-

fastidieux, ennuyeux et fatigant, comme l'est celui d'un homme qui se livre à des recherches sur des objets abstraits dont il ne comprend pas l'utilité, et qui absorbent toute son attention, sans le distraire. Il m'est arrivé bien des fois depuis, de me mettre au piano, ayant la tête remplie de règles musicales, et de tout ce que j'avais déchiffré de plus savant dans les auteurs allemands, français et italiens.... Je me croyais capable d'élever mon génie à la hauteur de Haydn, Mozart, etc, etc.... Eh bien! je quittais le plus souvent mon instrument, sans qu'aucune idée heureuse se fut présentée à mon imagination; et tous les jours je me persuadais davantage, que l'étude seule des règles, ne suffisait pas pour composer, et ne faisait pas naître d'inspirations. Je me suis trouvé dans le même cas à-peu-près, avec le jeu des échecs, pour lequel j'avais un goût très prononcé, et beaucoup de dispositions naturelles, ~~depuis mon~~ dès mes plus tendres années. Aussi longtemps que je jouais à ma façon, d'après les premiers éléments que l'on m'avait donnés de ce jeu, je jouais vite, mes combinaisons étaient presque toujours justes, mon plan d'attaque vigoureux, et je gagnais souvent des parties avec des adversaires plus forts que moi.— Depuis qu'il me prit la fantaisie de faire une étude scientifique, de ce qui m'avait servi jusqu'alors de délassement, et de prendre des leçons suivies, du petit juif, joueur d'échecs, au café de Foix à Paris, depuis surtout que je me suis mis à étudier attentivement Philidor, Allgayer, et tant d'autres

qui ont publiés des ouvrages sur les échecs; mes idées s'embrouillèrent, et aulieu de faire des progrès, je me trouvais savoir beaucoup moins, de ce que je n'avais su jusqu'alors. — Ce n'est qu'après avoir mis les livres de côté, pour ne consulter que moimême, et pour reprendre mon ancienne méthode de jouer, que j'ai retrouvé au bout de plusieures années quelque talent, qui me permet aujourd'hui de disputer la partie aux joueurs les plus forts.

Je suis bien loin de condamner ceux qui étudient les ouvrages des grands professeurs d'échecs, et encore moins ceux qui arrangent leurs accords sur le piano à l'aide des savants théoréticiens de la musique, mais je suis persuadé que l'on ne peut bien jouer aux échecs, si on n'a pas la tête organisée pour ce jeu; et que l'on ne peut apprécier et sentir les beautés de la musique, et encore moins être compositeur, si on n'apporte en naissant les premières dispositions musicales. —

Je n'ai jamais composé par commande; jamais il ne m'est venu l'idée de faire une composition étudiée et savante, et d'y consacrer plusieures heures de temps. Un élan d'enthousiasme, un sentiment d'amour, d'amitié ou d'attendrissement et quelquefois la douleur ou un chagrin profond, m'inspiraient des sons et des modulations, qui peignaient toutes ces differéntes émotions, et retraçaient fidèlement la situation de mon âme.

Rarement il m'arrivait de faire des changements à ma première improvisation. Elle ne gagnait rien pour le goût et l'expression du sentiment par les corrections que je tentais de faire à tête reposée; et j'ai vu souvent

avec plaisir que mes amis reconnaissaient, appréciaient et partageaient le premier mouvement qui m'avait inspiré.

D'après cet exposé vous voyez, Monsieur, que ce n'est point à un savant musicien que vous vous êtes adressé, mais à un amateur, qui n'a d'autre mérite que de sentir vivement l'impression de la musique et d'en juger d'après le sentiment de son cœur, sans prévention et sans partialité. — Si donc dans cette correspon= dance que vous avez provoquée, vous trouviez que mon opinion sur la musique en général, ainsi que sur les compositeurs et les artistes, ne fût pas toujours conforme à celle du public, et peut-être même à la vôtre, vous voudrez bien ne pas vous en formaliser, car je ne veux vous dire que ce que je pense, et je ne puis être toujours de l'avis de tout le monde. —

Agréez l'expression de tous mes sentiments, etc. &c.

M. C.

Lettre II[me]

Florence, 15. Mai. — 1822.

Monsieur! Je ne m'attendais pas à vous parler encore de moi dans cette seconde lettre; mais vous le voulez, et je me fais un plaisir de remplir vos ordres. —

Vous me demandez quelques détails sur mes compositions musicales, et principalement sur cette polonaise que vous avez entendu appeller partout: la fameuse polonaise d'Oginski. — Vous desirez savoir ce qui lui a acquis tant de célébrité, et ce qui a pu donner lieu à tous les bruits que l'on avait répandu dans le public sur la fin tragique de son auteur? — Je m'empresse de satisfaire votre curiosité, en vous prévenant, que si quelques détails peuvent vous paraître fastidieux, vous en trouverez d'autres, qui vous feront rire certainement de bien bon coeur. —

C'est dans le courant de l'automne de 1792, et par conséquent il y a plus de trente-cinq ans que je composai ou plutôt que j'improvisai cette polonaise à Varsovie, dans un moment où pour la première fois, j'avais éprouvé le sentiment d'un amour de fantaisie, et qui dura peu, mais qui était calme, tranquille et heureux. — C'était la seconde polonaise que j'avais faite. — La première en si bémol avait eu beaucoup de succès dans les cercles de Varsovie, parceque on y trouvait de la simplicité et du goût. Elle avait aussi le mérite d'être courte, ne comprenant en tout que vingt mesures y compris le trio, et on y s'apercevait que j'avais trouvé moyen de terminer chaque partie de la Polonaise et du trio par une phrase différente de celles qui avaient été usitées

jusqu'alors; ce qui faisait disparaître la répétition toujours monotone des deux dernières mesures qui précédaient la reprise de chaque partie. —

Ma seconde polonaise en fa-majeur avec un trio en fa-mineur, produisit encore bien plus d'effet, et on présagea dès-lors, que j'opérerais une grande réforme dans les modulations des polonaises, qui jusque là n'avaient été employées dans le pays, que comme danses de société, et qui pouvaient en conservant leur caractère national, réunir le chant, l'expression, le goût et le sentiment.

J'avoue que cette seconde polonaise produisit sur moi-même un effet surprenant, et je la jouai pendant plusieurs semaines avec beaucoup de plaisir; mais jamais ne pouvais concevoir l'idée, qu'elle aurait un succès général dans tous les pays où elle serait entendue, et qu'après trente-cinq années écoulées elle conserverait encore la réputation qu'elle avait acquise dès le commencement. —

Comme les Russes à la suite de la malheureuse campagne de 1792 venaient d'occuper Varsovie, ma polonaise qui avait paru peu de temps auparavant, passa à Petersbourg où elle fut dansée à la cour de Catherine II sous le nom de Polonaise d'Oginski. — On l'arrangea pour toutes sortes d'instruments; on la faisait exécuter par la musique des régiments à toutes les parades militaires, et on la jouait soit du piano, soit de la harpe, dans toutes les réunions de sociétés de Petersbourg

J'avoue que c'est à l'enthousiasme général que cette polonaise avait inspiré, que j'ai dû en partie l'accueil bienveillant que l'on me fit à Petersbourg en 1793 à l'époque où je venais réclamer mes terres séquestrées. — Dans ce moment où mon cœur se trouvait navré de douleur et de tristesse, à la

suite des désastres de ma patrie, et où je me voyais pres-
que ruiné, je pensais à bien autre chose qu'à la musique;
cependant, partout où je paraissais on ne faisait que s'exta- (exta)
sier sur ma polonaise; et dans tous les salons où il y avait
un piano j'étais obligé de la jouer et rejouer, au point d'en
être véritablement fatigué. —

Après avoir quitté Saint Pétersbourg au bout d'environ
deux mois, je n'y pensais plus pendant bien des années; c'est
-à-dire dans le courant de la malheureuse diète de 1793.
ainsi qu'à l'époque de l'insurrection de 1794, et pendant
les huit années d'émigration, qui suivirent le dernier partage
de la Pologne. —

Je fus un moment réveillé de mon apathie pour la musique
en me trouvant dans les rangs de ceux qui combattaient pour
la défense de la patrie en 1794. et je composai une marche
pour mon corps de chasseurs, avec des paroles arrangées pour
cette musique, qui fut exécutée depuis dans plusieurs régiments
Je fis aussi des chants militaires et patriotiques, qui eurent
beaucoup de succès, car ils ranimèrent le courage, l'énergie
et l'enthousiasme de mes compagnons d'armes. —

Avec la fin tragique de notre insurrection, et l'anéan-
tissement de ma patrie qui en fut la suite, toutes
mes idées se trouvèrent bouleversées. — Obligé de fuir le
sol paternel, réduit à la misère, plongé dans les rêveries
les plus sombres, et me livrant souvent au désespoir, je n'
avais ni le temps, ni le goût, ni la volonté, de m'occuper
de musique. — Si dans mes courses vagabondes, après
avoir émigré de mon pays, je trouvais par hazard en
route un piano, je m'en approchais machinalement
j'en tirais des sons tristes, déchirants, et quelquefois agités

comme s'ils étaient inspirés par le délire, et après avoir promené mes doigts pendant quelques heures, sur un instrument qui pour l'ordinaire était mauvais; je me trouvais surpris d'avoir improvisé des thèmes, des fantaisies, et des airs d'une mélancolie profonde, qui auraient arraché des larmes aux êtres les moins sensibles.

Il faudrait s'être trouvé à ma place pour sentir le prix de ces inspirations, qui par la suite se sont évanouis de mon souvenir, et dont je n'ai plus laissé subsister de traces ~~que~~ par écrit. — On n'en peut juger que par quelques polonaises d'une teinte lugubre, et mises par écrit avec plus de loisir à Naples, à Constantinople, et plus tard à Paris et à Berlin. Elles portent toutes le caractère des sentiments qui m'animaient.

Au commencement de 1797. je fis une marche militaire pour les légions polonaises de la Lombardie, aux sollicitations pressantes de plusieurs de mes compatriotes. — Elle fut arrangée à Paris pour tous les instruments à vent, par le célèbre clarinette Lefèvre. — Quelques jours on l'exécuta à l'Eglise de St Roch, au milieu d'une réunion de Théophilantropes, et d'une affluence ~~nombreuse~~ immense d'autres spectateurs. — Elle fut applaudie avec le plus vif enthousiasme, et de tous côtés on s'écria: bis bis pour la faire répéter. — C'était pour la première fois que mon petit amour-propre de compositeur fut très agréablement flatté, et je n'en ai jamais perdu depuis le souvenir. —

Mais j'en reviens à mes polonaises, pour m'arrêter principalement à celle en fa, à laquelle vous prenez tant de part. — Il s'était écoulé plus de dix ans, depuis que je l'avais faite, lorsque ayant obtenu la permission de rentrer en Russie au commencement du règne

d'Alexandre, j'arrivai à Pétersbourg en 1802.—

Kozlowski qui avait été mon premier maître de musique dans mon enfance, et qui se trouvait alors directeur des Orchestres de LL. MM. II. à tous les théâtres de Pétersbourg et de Moscou, me fit voir trois de mes polonaises, à la tête desquelles était celle en fa, et que l'on avait gravé à Vienne, à Berlin, et à Leipsick.— Il me fit apercevoir qu'on les avait estropiées dans l'impression, à défaut sans doute de copies exacte du manuscrit.— Il me pria de lui confier mes compositions musicales que j'avais pu conserver, et me demanda la permission de les faire imprimer pour son compte, chez le marchand de musique Damas à Saint-Pétersbourg.

C'est alors pour la première fois qu'il parut un recueil de mes polonaises, et un second recueil d'airs français et italiens. Celui-ci à mon avis ne méritait pas d'être publié.— Je fus bien peiné de voir que ces deux recueils étaient imprimés sur un si mauvais papier, et et avec tant d'incorrections, que je ne me suis jamais pardonné de les avoir prêtés à mon ancien ami Kozlowski; Je ne pouvais cependant le rendre coupable de négligence, car il se trouvait alité et très malade, pendant plusieurs mois, à l'époque de l'impression, qu'il n'avait pas pû par conséquent surveiller par lui même.

Neuf autres années s'étaient écoulées, sans que j'entendisse parler de la célébrité de ma polonaise en fa, et des différens que l'on avait répandus sur le compte de son auteur; lorsque je vis arriver à Pétersbourg en 1811 un voyageur de mes amis, qui m'apporta de Leipsick, un exemplaire renfermant trois de mes polonaises, à la tête duquel

on lisait une longue légende allemande, dont voici la traduction — (ction)

" L'on aime à se forger des fictions sur des personnages marquants
" qui se sont fait connaître du public par des compositions de
" quelque genre que ce soit, et qui lui ont donné de la célébrité —
" Celle qui a rapport à l'auteur de ces polonaises, mérite
" d'être citée, et ne peut manquer d'égayer l'auteur lui-même —
" L'on a prétendu qu'et l'on avait débité dans toute l'Allemagne
" depuis bien des années, que l'auteur de la première polo-
" naise que nous venons de faire réimprimer, avait attenté
" à ses jours après l'avoir composée, et n'existait plus — Nous
" nous faisons un plaisir d'annoncer que ce fait est controuvé,
" que l'auteur bien loin d'avoir cessé de vivre, se trouve
" présentement à Pétersbourg ; qu'il est Sénateur de l'Empire
" de Russie, et qu'il a fait beaucoup d'autres composi-
" tions musicales qui ne le cèdent point, pour le goût et
" l'expression de la polonaise dont il est question." —

C'est pour la première fois que j'eus connaissance de cette fable, que l'on avait inventée sur mon compte, et qui ne pouvait avoir été forgée que dans l'intervalle des huit années de mon émigration, époque où ayant disparu de mon pays, on me regardait comme n'existant plus, tandis que j'errais sous un nom emprunté en Allemagne, en Italie, et à Constantinople. —

Comme en 1811 j'étais livré à Pétersbourg à des occupations importantes, qui (a) absorbaient tout mon temps et mon attention, je ne fis que sourire en voyant l'exemplaire imprimé à Leipzick, et l'empressement avec lequel l'éditeur s'efforçait de prouver que j'existais encore — J'ignorais du reste, que ma polonaise continuait à être l'objet des suffrages du public, car je ne me donnais

pas la peine de faire des enquêtes à ce sujet. — Ce n'est qu'à dater de l'année 1822 lorsque je quittais la Russie pour me rendre en Italie, que j'appris depuis à différents (l) (l) époques, et en différents endroits, des détails, dont je ne vous ferez pas grâce, puisque vous insistez à me les demander. —

En arrivant à Dresde au mois de Janvier 1823 je me mis à parcourir d'anciens numéros de la Gazette musicale de Leipsick, parce qu'on m'avait assuré qu'il y était question de moi. J'y trouvai en effet plusieurs articles, dans lesquels on faisait les plus grands éloges de mes romances, et de mes polonaises, et principalement de celle en fa. — Les rédacteurs de cette gazette, voulait bien apercevoir dans mes compositions du génie, du goût, de l'originalité et du sentiment. — Ils allaient jusqu'à dire, que j'étais pour la musique nationale en Pologne (dire) ce qu'était Haydn en Allemagne pour ses célèbres menuets, qu'aucun artiste n'a su imiter. —

Cette comparaison aurait fu (pu) me tourner la tête; mais j'avoue bien sincèrement, que je n'ai jamais eu la prétention d'être compositeur; que je n'attachais pas du tout du prix à mon faible talent, car je me (ne) me sentais pas capable de faire quelque chose dans un genre plus élevé. et d'ailleurs je n'avais jamais eu, ni le loisir ni la volonté de chercher à me faire un nom par mes compositions musicales. —

Je trouvais dans les magasins de musique de Dresde, mes polonaises imprimés à Prague, à Berlin, à Vienne et à Neuchâtel. Ce dernier exemplaire était intitulé: Deux célèbres polonaises de J. P. de Oginski. — A un autre exemplaire imprimé je ne sais où, l'on avait ajouté J. W. P. ce qui me fit connaître que les copie

avaient été faites en Pologne, et que les éditeurs étrangers ne sachant pas comment arranger mon nom, avaient laissés subsister *J. P.* par abréviation des mots polonais *Jmci: Pana* qui veut dire *de Monsieur*; et les autres avaient mis *J. W. P.* par abréviation de *S. E. Monsieur*. — Pour ceux qui ignorent que l'on ne se sert point d'articles dans la langue polonaise, et que les noms propres se déclinent comme le reste, il est surprenant de trouver dans ~~plusieurs~~ certains exemplaires de mes polonaises, *Ogińskiego*, qui est le génitif de mon nom en polonais, aulieu d'*Ogiński*. — On m'a fait rire quelques fois, en me demandant si c'était deux **noms différents**.

La plupart de ces exemplaires ne contenait que trois polonaises, dont la première était toujours de rigueur intitulée *la célèbre* ou la favorite; elle était suivie ordinairement de celle en *ut mineur* que j'ai appellé les *Adieux*, et de celle en *sol* que j'avais arrangée à quatres mains, et que l'on a réduite à deux mains seulement. —

Vous ne vous plaindrez pas, Monsieur, que je ne vous fasse connaître les détails même les plus minutieux; mais je suis encore bien loin d'avoir tout dit.

Un jour que je me promenais dans les rues de Dresde j'aperçus un comptoir d'estampes, et j'y entrais par curiosité. — La demoiselle allemande, qui remplaçait son père dans le magasin s'aperçut que j'étais un étranger, et me demanda le nom de mon pays .... Sur la réponse que je lui fis que j'étais polonais, elle commença par faire de grands éloges de la loyauté et du courage de mes compatriotes, dont elle (a) avait eu l'occasion de connaître plusieurs à Dresde; et après cela, elle me demanda avec beaucoup de curiosité et d'empressement, si je n'avais pas connu ce polonais Ogiński, dont

on jouait partout la polonaise qu'il avait composé, et dont on déplorait la triste fin? — Je souris à cette question, et je jouai cette polonaise sur le piano, que j'avais aperçu dans le magasin, demandant si c'était celle-là dont elle avait voulu parler. Elle me répondit avec un signe affirmatif, et se mit à pleurer, en me répétant que jamais elle n'avait entendu cette musique, et ne l'avait exécutée sans verser des larmes sur le sort du pauvre jeune homme qui l'avait composée.

Lorsque de mon côté je me mis à rire de bon cœur, en lui disant que je la remerciait de l'intérêt qu'elle prenait à l'auteur, mais en ajoutant qu'elle avait tort de le regretter, puisqu'elle le voyait présent devant elle: la demoiselle recula épouvantée et s'écria: "Comment!... Est-il possible!... "seriez-vous un revenant?... Mais non vous voulez me consoler... L'auteur de cette polonaise ne vit plus; nous avons des "détails certain sur sa mort... L'on avait débité que les "désastres de sa patrie auxquels il ne voulait pas survivre, "avaient provoqué ce suicide; mais il est prouvé que c'est "le dépit de l'amour, et la jalousie qui l'ont porté à "ce coup de désespoir... Le pauvre jeune homme! Nous ne "pouvons en douter, car nous avons même les vers qu'il a composé avant de se tuer, et l'on les chante dans toute l'Allemagne."

Tout en me disant cela, elle me fixait avec autant de surprise que d'effroi, et rien peut-être n'aurait pu la faire revenir de son erreur, si le général Bleszynski, aide-de-camp du roi de Saxe, n'était entré par hazard dans le magasin, et ne se fut égayé aux dépens de la frayeur et de la crédulité de la demoiselle. — Il l'assura formellement que j'étais cet Oginski qui lui avait couté tant de larmes, et ce témoignage répété sans faire disparaître son étonnement, la calma et lui fit.

éprouver un sentiment de satisfaction difficile à exprimer. Elle courut chercher les vers allemands dont elle m'avait parlé, et que l'on m'attribuait; je les trouvai plein d'exaltation, et dans le genre romantique. Elle me promit d'en faire la copie de sa propre main, et enfin elle acquit la certitude que l'auteur de la Todten-polonaise (c'est ainsi qu'on l'appeldait) n'étais pas mort.- (air)

Le même jour je dinais chez Mr. de Cannicoff, ministre de Russie, avec plusieurs ministres étrangers. On parla beaucoup de la frayeur que j'avais donné à la jeune demoiselle et on convenait qu'il n'y avait rien de plus ridicule que les bruits que l'on avait répandus dans toute l'Allemagne et qu'on se plaisait à accréditer sur la fin tragique de l'auteur de la polonaise. L'envoyé d'Angletterre à la cour de Dresde, qui n'avait pas pû se rendre à dîner chez Mr. de Cannicoff vint le voir dans la soiré et y trouva encore la société qui ne s'était pas séparé; je fus le seul qui l'avait quittée pour me rendre au théâtre. On reprit la conversation qui avait diverti tout le monde pendant une partie du dîner et on parla encore de la musique de la polonaise, et de la mort de son auteur en présence de l'envoyé d'Anglsterre qui semblait ignorer tout(s) ces détails.

Celuici écouta le récit qu'on lui en fit avec beaucoup d'attention, et paraît être plongé dans une profonde méditation; mais ayant appris en dernier résultat, que cet auteur n'était pas mort et qu'il

Lena

venait de quitter le salon, l'envoyé se leva brusquement, et frappant de la main la table qui était à côté de lui, il dit avec un grand sérieux: "Quel dommage qu'il ne se soit pas tué!!"— On conçoit tous les éclats de rire qui partirent à la fois, et l'empressement que l'on eut à me raconter le lendemain, ce trait incomparable, de l'originalité du caractère anglais.—

Le célèbre compositeur Weber, qui venait d'établir sa réputation par son Frei—Schütze, et qui dirigeait à cette époque l'opéra au théâtre royal de Dresde, se fit présenter à moi, et me dit les choses les plus flatteuses sur mes compositions musicales.—

Mr. Livius, anglais, et amateur de musique très distingué qui a fait paraître sur le théâtre de Londres plusieurs opéras de sa composition, me chercha avec empressement dans toutes les sociétés de Dresde, et pria instamment Mr de Cannikoff, de de lui prouver ma reconnaissance.— Il me parla beaucoup de l'enthousiasme que ma musique inspirait à ses compatriotes, et il ajouta qu'il regardait comme le plus beau jour de sa vie, celui où il avait pu faire ma connaissance de l'auteur de la fameuse polonaise etc etc.

Kurpinski, directeur du Théâtre de Varsovie, qui se trouvait alors à Dresde de passage, pour aller à Paris et à Londres, étant placé près de moi par hasard à une représentation d'Opéra italien, et ayant appris de plusieurs polonais qui s'y trouvaient, que j'étais, m'exprima toute la satisfaction dont il était pénétré en voyant pour la première fois celui dont il avait toujours admiré les compositions musicales, et l'auteur de ces belles polonaises qui faisaient honneur au goût national,

et qui devait servir de type et de modèle à tous les compositeurs qui s'éxerçaient dans ce genre.

Je finirai de vous parler de mon séjour à Dresde en vous disant, qu'un jeune homme nommé Inkermann qui avait perfectionné avec beaucoup de succès la lithographie me demanda instamment de lui donner mes polonaises, mes romances, mes marches, et autres morceaux de musique de ma composition, avec des corrections faites de ma main. Il fit paraître toute cette musique dans quatre recueils différens, et très élégamment lithografiés, à ses frais et pour son compte. - Il ajoutait à l'intitulation de chaque recueil: qu'il le publiait d'après un éxemplaire original qu'il tenait de l'auteur même. - Des lettres de remerciemens et remplies d'expressions de reconnaissance que j'ai reçues depuis d'Inkermann pendant mon séjour en Italie m'ont procuré le plaisir d'apprendre que cette entreprise lui avait procuré des avantages considérables; et en témoignage de sa gratitude il m'envoya plusieurs morceaux de musique qu'il m'avoit dédiés, et d'autres échantillons de sa Lithografie, qu'il avait amené à un degré de perfection, qui ne laissait plus rien à desirer. - (a)

(a) Pendant mon séjour à Vilna en 1817 j'avais fait graver à mes frais par un artiste allemand assez habile qui s'y trouvait en passant, mes polonaises et mes romances. - Tous les éxemplaires furent destinés au bénéfice des pauvres au nombre

Lena

A mon arriveé en Italie, Mes.rs Ricordi, Grua etc.
me demandèrent aussi des manuscrits de ma musique
qu'ils voulaient faire graver en différents recueils
à Milan. Ils firent paraître entre autres mes
six Romances françaises avec une traduction italienne
faite par le Comte Scribani (b.)
Je fus agreablement surpris a Florence sur la fin de
l'anneé 1826 en entendant exécuter a un concert public au
théatre de la Pergola par M.lle Aline Bertrand, célèbre
harpiste attacheé a la cour de France une fantai-
sie pour la harpe arrangeé par elle sur la
polonaise d'Oginski, et graveé d'abord à
Paris et ensuite à Milan.
Mais rien n'égala autant ma surprise et ne m'a
musa davantage, qu'un exemplaire de ma mu-
sique qu'on m'envoya de Paris, et qui portait
ce titre: Trois polonaises favorites (n) pour Forte-
piano ou harpe composées par Oginski.

d'enviro 500 entretenus dans la maison de la société
de bienfaisance de Vilna, dont j'étais le Président. – Les
âmes charitables s'empressèrent de les acheter, et il
en résultat une augmentation de fonds pour les
pauvres de six a sept cents Ducats en Or. –
(b.) On a vu paraître successivement dans le magasin de Ri-
cordi et publié par la voie de l'impression: mes 6 polonaises. –
6 Romances avec la traduction italienne. – 2 Polo-
naises avec ~~la traduction~~ des paroles italiennes et une nouvelle
Romance française – mes 8 dernières polonaises. –
Odi d'un uomo che muore, romance italienne.
Le dernier beau jour de l'automne Romance. Le
Réveil Romance.

Lenn

A Paris chez Démar auteur en musique rue du Couloix N° 13. Je ferais observer en passant que les deux premières sont à moi c'est-à-dire celle en fa et la seconde en ut-mineur que j'avais l'habitude d'appeler les adieux. — Quand à la troisième, je ne puis pas me l'attribuer et je serai fâché d'en être l'auteur. — Elle a cependant un mérite particulier c'est celui d'avoir été connue partout sous le nom de polonaise favorite de Kościuszko. — J'ignore qui en a été le compositeur; mais elle n'est que dansante et ne ressemble en rien à toutes mes autres ~~compositions~~ polonaises.

Au dessus du titre de cet exemplaire on trouve une grande vignette assez bien gravée qui représente d'un côté un jeune homme élégamment mis en costume polonais, et agenouillé entre des arbres touffus, au bord d'un ruisseau approchant un pistolet de sa tête, dans l'action de quelqu'un qui veut se brûler la cervelle; tandis que du côté opposé et dans le fond, on aperçoit un salon de bal orné et bien éclairé, où l'on placé un orchestre rangé dans une tribune; des spectateurs assis sur des bancs, et un jeune homme qui danse avec une dame vêtue assez ridiculement, mais à laquelle il paraît qu'on a voulu donner une mise polonaise. —

Voici l'inscription copiée textuellement que l'on voit au dessous de cette vignette: "Oginski désespéré de voir son amour payé d'indifférence, se défait de la vie, tandis qu'on exécutait une polonaise qu'il avait

Leni.

composée pour son ingrate maîtresse qui la dansait avec son rival !" —

Je ne m'arrêterai pas sur le ridicule de cette invention faite à plaisir qui peint bien la légèreté du caractère français. — En Allemagne on se contentait de débiter une fable absurde, à Paris on l'imprime, et on la grave, avant d'avoir cherché à découvrir sur quoi elle est fondée. On accrédite ce fait dans le public, et il passera à la postérité qui y ajoutera foi sur le témoignage des éditeurs de musique !! —

Heureusement le journal de l'Etoile du 6 Décembre 1826 en rendant compte de mes Mémoires sur la Pologne qui venaient d'être imprimés ~~sur la~~ à Paris rapporte dans une note cette anecdote sur mon prétendu suicide, en ajoutant : "Et pourtant c'est le même Oginski qui publie aujourdhui des mémoires sur la Pologne et les Polonais !" —

Les Allemands m'avaient fait chanter avant de me tuer plus de quarante couplets très pathétiques — (c) Les français plus galans ont su assaisonner le dernier élan de désespoir, d'expressions moins sombres, et qui peignent à la fois la sensibilité, la douleur, et l'amour. — Voici entre autres des ~~couplets~~ couplets que j'ai trouvés dans un calendrier de Paris pour l'année 1827

(c) On m'a assuré qu'il en avait paru beaucoup d'autres que je n'ai pas pu me procurer. Il paraît que les versificateurs les avaient arrangés chacun à sa façon et d'après la sensation qu'ils supposaient qu'on devait avoir, au moment de se brûler la cervelle par un excès d'amour et de jalousie.

Lenn

Les derniers moments d'un jeune homme.

NB. L'on a fait imprimer d'Ozinska audieu d'Oginski
— Personne n'ignore, combien l'on estropie les noms propres polonais en France, en confondant les genres. —

Ier Couplet. A peine au printemps de mon age,
Je touche aux portes du trépas;
Que vois-je? Est-ce une vaine image
Qui vient ici porter ses pas?

C'est toi trop cruelle Julie,
Toi, qui fait périr ton amant;
Tu viens à son dernier moment.
Lui faire regretter la vie.

IIme Couplet. —
Bientôt au séjour des ténèbres,
Je vais rejoindre mes aieux;
Déja sous ses voiles funèbres,
La mort ensévelit mes yeux.

Hélas! cache moi les alarmes.
Que te cause aujourd'hui mon sort!
Je puis envisager la mort,
Mais je ne pourrais voir tes larmes.

IIIme Couplet. (a) C'en est fait, ta pitié tardive
Voudrait me ramener en vain; (t)
Je sens mon âme fugitive,
Prête a s'échapper de mon (1) sein.
Et cependant mon cœur se livre,
A l'espoir d'un doux avenir!
Si je vis dans ton souvenir, (x)
Je n'aurais pas cessé de vivre.

Avant de terminer cette lettre qui est déjà beaucoup
trop longue, il faut que je vous dise encore un mot
de l'impression que ma polonaise avait fait à Genève
depuis bien des années ; —
Lorsque en 1825. Madame Szymanowska, pianiste
de S. S. M. M. J. J. les Impératrices de Russie, y donna
un concert public, et fut généralement applaudie,
toute la société présente fit succéder aux bravos unanimes,
la demande à haute voix d'exécuter encore la polonaise
d'Oginski, quoiqu'elle ne fut point annoncée dans le
programme, et l'aimable artiste en se prêtant de
bonne grâce au désir de la société recueillit encore de
~~[illegible]~~ plus nombreux applaudissements. —
Dans le voyage que je fis à Genève, j'appris de tous côtés
que depuis longtemps on y connaissait ma polonaise, et qu'on
ne pouvait s'en rassasier. — Un vieux copiste que j'ai em-
ployé ~~depuis~~ pendant plusieurs mois pour mettre au net (au)(net)
~~des~~ manuscrits de mes mémoires, m'a assuré que depuis
vingt ans, il avait tiré plus de 500 copies de cette musique
et j'ai appris depuis que dans cet espace de
tems l'on avait expédié pour la seule ville de
Londres plusieurs centaines de boîtes à cy-
lindre de différentes dimensions qui renfer-
maient la musique de ma polonaise
18 May
Le savant et célèbre médecin de Genève, Butini
le père qui avait une prédilection particulière pour (pour)
mes compositions musicales, assimilait mes polo-
naises aux plus belles élégies.
C'est dans le cabinet de lecture de Genève, que
je vis pour la première fois ~~[illegible]~~ l'annonce d'un jour-

nal de musique qui paraît à Londres, sous le titre de Pantharmonicon, et dont les premiers numéros venaient d'être publiés. — Dans le nombre d'une trentaine de compositeurs les plus distingués, dont on voulait insérer des morceaux détachés de musique, dans ce Journal; et à côté des noms d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Cimarosa, de Rossini etc. j'ai été aussi surpris que flatté de retrouver le mien. —

Madame Szymanowska, que je viens de nommer plus haut, me disait, dans une de ses lettres de Londres, en date du 28 Mai 1825: "Je ne puis m'empêcher Mr le Comte, que je joue dans toutes les sociétés vos polonaises, qu'on ne se lasse pas d'entendre et qu'on trouve ravissantes!" — Dans une autre lettre du même endroit en date du 26 mars 1826. elle ajoutait encore: "Vos polonaises font le charme de la société d'ici, je suis obligée de les faire entendre partout où je me trouve. — On aime généralement toutes vos compositions, mais on raffolle surtout de la polonaise favorite, qui vivra aussi longtemps que le monde ..... Je joue souvent vos polonaises avec la harpe, une des élégantes de Londres, possédant cet instrument à la perfection." —

Je finirai cette lettre par une particularité que j'aime à me rappeler: c'est que le dernier héros que la Pologne a perdu, le prince Joseph Poniatowski, était enthousiasmé de ma polonaise dont je vous ai si longtemps entretenu, et qu'il ne se lassait jamais de l'entendre. — J'ai su de la bouche même de Mme la Générale Kamieniecka (autrefois Trębicka) que pendant cinq ans de suite depuis 1796 elle avait été obligée de jouer cette polonaise tous les soirs dans les réunions de société qui se rassemblaient chez le prince Joseph à la Blacha, partie du château royal de Varsovie que le prince habitait à cette époque.

Agréez l'expression de tous les sentiments les plus dévoués de

M. O.

Lettre IIIme

Florence 1 Juin 1828. —

Monsieur !

La musique est presque aussi ancienne que le monde on en attribut l'invention a un des fils de Caïn (Tubal Caïn). Il est difficile de se faire une idée juste de ce qu'elle était à cette époque. —
On suppose que les premiers hommes cherchèrent à imiter le gazouillement des oiseaux, le bêlement des troupeaux, et le mugissement des bêtes à cornes en exprimant d'autres sons que ceux dont ils se servaient pour articuler des sons. —

Le Chant a sans doute été la première musique que l'on ait connu. — Le chalumeau et le flageolet n'auront pas tardé à paraître, car la confection de ces instruments (ne) demandait pas (ait) (pas) beaucoup d'apprêts et offrait la facilité d'imiter la nature. —

(a) Le sifflement du vent qui retentissait sous les voûtes des antres profonds; les sons variés qu'il produisait en s'échappant au travers des fentes ou des rochers ou en sillonnant un champ couvert de blé, ou en agitant le feuillage touffu dés (des) arbres d'une forêt; donna sans doute à l'homme l'idée de faire sortir de ses poumons un souffle artificiel qui en passant par une paille ou un jonc, lui faisait entendre des sons qui charmaient son (son) oreille.
C'est ce qui fit dire au (a) poète Lucrèce.
"Et Zephyri cava per calamorum sibila primum
"Agrestes docuere cavas inflare cicutas."
C'est ainsi que furent inventés les premiers

instruments des bergers, auxquels fait allusion Virgile dans les passages suivants :
"Silvestrem tenue musam meditaris avena....
"Ludere, quae vellem calamo permisit agresti....
Agrestem tenue meditabor arundine musam....
(ui) (ui) (i)

Avec le temps on substitua à la paille et au jonc, le buis et d'autres arbustes faciles à percer dans l'intérieur et c'est ainsi que prirent naissance la flûte, le haut-bois, la clarinette etc. —
(au) (res) (dans)

Le hazard fit découvrir que les boyaux d'animaux desséchés, et frappés d'un corps étranger, produisaient des oscillations et rendaient des sons, et c'est ce qui a donné l'origine aux instruments à cordes. —

On a prétendu qu'à la suite d'un débordement du Nil, qui avait inondé presque toute l'Egypte : il était resté en différents endroits, beaucoup de testacés privés de la vie que dans ce nombre ~~était~~ il y avait une écaille de tortue, dont l'intérieur n'avait conservé que quelques nerfs tendres et séchés par l'ardeur du soleil, que le son qui en sortit après qu'on l'eut accidentellement frappé du pied, donna à Mercure l'idée de faire une lyre d'après ce modèle. —
(ar) (eur)

Au reste il est difficile de déterminer les époques où la plupart des instruments furent inventés, et de donner des renseignements sur leur perfectionnement progressif. Ce qu'il y a de certain c'est que dans l'Ecriture Sainte il est question de trompettes au son desquelles Gédéon vayait s'écrouler les murs de Jerico. On sait de la même source
(au) (son)

que David jouait de la harpe en dansant l'arche du Seigneur; et qu'il calmait par les sons mélodieux les fureurs de Saül.

Si l'on consulte d'après cela la mythologie, on trouve dans la description des divinités de l'antiquité, Apollon avec une lyre, le dieu Pan avec la flûte. — On voit Orphée descendant aux enfers, Amphion élevant les murailles d'une ville aux sons de leurs instruments. —

A la musique des bergers, qui avaient le plus de loisirs pour faire leurs instruments, et qui en éprouvaient davantage le besoin, afin d'être entendus des troupeaux dispersés dans les montagnes, ou dans les vallées profondes, la musique sacrée a dû succéder de près.

Dès les temps les plus reculés, les peuples ont célébré les louanges des divinités qu'ils adoraient. — Les prêtres de Cybèle rendaient hommage à cette déesse au son des instruments, avec des chants et des danses. Les Egyptiens, les Syriens et les Chaldéens, avaient une musique vocale et instrumentale dans leurs temples. David mit en musique les psaumes dont il avait composé les paroles; et il y des savants (entre autres le père Martini) qui prétendent que c'est la même, qui a été conservée jusqu'à nos jours.

Salomon pour donner plus de lustre au culte divin fixa un certain nombre de musiciens qui

tour à tour devaient être employés au service du temple du Seigneur. — On prétend qu'il y en avait quatre mille des deux sexes (x), parmi lesquels on comptait <u>288</u> maîtres; les autres n'étaient que apprentifs. —

La musique guerrière a été connue, dès que les hommes réunis en sociétés (société) mais partagés en tributs ou (ou) peuplades, ont commencés à être défenseurs de leurs fron- (fron) tières, par la nécessité de repousser leurs ennemis, ou agresseurs par le desir de faire des conquêtes, et par une inclination naturelle pour le metier de la guerre. — L'usages des tambours, des timbales et des trompettes, appartient à l'antiquité la plus reculée.

Au milieu des contrées les plus sauvages que les Européens ont découverts dans l'espace de plus de trois siècles, on a trouvé partout, différantes espèces d'instruments, qui servaient de ralliement pour la danse, ou qui excitaient (ient) les guerriers au combat.

Vous connaissez sans doute en grande partie tout ce que je viens de dire, mais je ne puis m'empêcher de Vous faire encore quelques observations, qui ont pu vous échapper sur la musique nationale de différants pays (pays).

Tous les airs nationaux ne produisent pas toujours la même sensation sur ceux pour lesquels ils sont étranger; mais ils portent une teinte qui leurs est particulière, et qui les fait distinguer des autres compositions, dans lesquelles on aperçoit plus d'art que de naturel. —

Qui (ue) est ce qui n'a (na) pas éprouvé une douce sensation (sensation) (émotion) en voyageant en Suisse, et en écoutant retentir (e)

dans les montagnes le chant du ranz-des-Vaches, ce chant qui rappelle si agréablement à chaque habitant de ces contrées, la liberté dont il jouit, et qui retrace le calme d'une vie tranquille et indépendante... qui peut entendre sans être profondément ému le chant triste et mélodieux des airs écossais ?

Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans les climats bien plus rigoureux, on se trouve souvent pénétré de l'expression du sentiment qui règne dans les airs nationaux. Tels sont par exemple les chants russes, qui ont quelque chose de touchant et de plaintif qui inspire une douce mélancolie, tandis que leurs airs de danses et les chants des soldats, sont très bruyants, et d'une gaîté que l'on ne rencontre guère dans les autres pays. —

Les airs suédois rappellent la musique russe, et très souvent n'en sont qu'une imitation.

Les airs des cosaques habitant l'Ukraine et la Podolie, ces airs que l'on appelle dumki, sont ordinairement des complaintes d'amour, et ne peuvent manquer de toucher et de plaire. Il y en a d'autres qui sont très gais et très animés, et particulièrement ceux qu'ils accompagnent de leur instrument national, le théorbe (Téorban) pour accompagner les pas de la cosaque. — Cette danse originaire de leur pays, est si gracieuse que pendant ~~bien~~ des années elle a fait les délices du public de Paris, lorsque les premiers danseurs et danseuses du grand théâtre de l'Opéra, l'exécutaient, en ajoutant aux mouvements et à l'agilité qu'elle demande toutes les grâces que savent déployer les artistes.

Il fut un temps aussi, où on la dansait à Varsovie aux bals de société. — Elle entrait de rigueur dans l'étude des danses qui étaient en usage, et une jolie Polonaise qui l'executait, en joignant à la legereté des pas, une taille élancée, et une figure ravissante était sûre de tourner infailliblement la tête a tous ceux qui la regardaient.

La musique de la danse polonaise, fait ordinairement une impression fort agréable sur les étrangers de tous les pays. — Elle se joue a trois temps, elle n'a ni le temps pas ralenti du menuet, ni la rapidité du mouvement de la valse. — Les compositeurs italiens en ont placé quelque fois dans les opéra, et un aria alla pollacca a fait toujours beaucoup d'effet. — D'autres s'en sont servi pour des thêmes de rondeaux dans les concerts, et ces motifs arrangés et variés avec art, n'ont jamais manqué de mériter les applaudissements du public, surtout, l'orsque la reprise du thême était bien ramenée

On commencait les bals de cour à Varsovie et à Petersbourg par une polonaise. — Depuis treize à quatorze ans, cet usage s'est introduit auprès de quelques autres cours de l'Europe.

La Mazourka, que les Français ont appele ainsi en substituant, ce nom à celui de Mazurek qu'on lui donne en Pologne est une autre danse nationale, qui est très gaie et très animée. — Elle ressemble pour le mouvement de la mesure

à la valse ; mais il y a un je ne sais quoi dans la manière de la jouer, et dans le coup d'archet dont il faut se servir, pour marquer le temps, qui fait apercevoir facilement aux amateurs, et ~~les~~ principalement aux nationaux, la différence qui existe dans la musique de ces deux danses.—

Les militaires polonais qui avaient suivi Napoléon après la formation du grand Duché de Varsovie ont été les premiers à introduire la Mazourka dans les bals de Paris.— On la dansa dans plusieurs sociétés particulières en 1809 et 1810.

Elle était à la mode, et plaisait assez généralement aux élégantes de la capitale, moins sans doute par l'impression qu'elle leur faisait ~~éprouver~~ éprouver, que parceque les officiers lanciers polonais de la garde impériale, que l'on trouvait très aimables, lui avaient donné de la vogue.— Au reste, ce n'est que les polonais, et les polonaises qui la savaient danser, car les étrangers des deux sexes, arrangeaient toujours des pas à leur façon, et mettaient beaucoup d'affectation dans leurs mouvemens.

Depuis la régénération de la Pologne par l'Empereur Alexandre, la Mazourka a passée en Russie où jusqu'alors elle n'avait pas été en usage en société et dans beaucoup d'autres pays.— Pendant mon séjour à Florence depuis le commencement de 1823 jusqu'à l'époque où je vous adresse cette lettre

jamais je n'ai vu de bals soit à la Cour, soit chez le prince Borghese, soit chez les ministres étrangers, soit dans des maisons particulières des anglais, sans qu'on y demandât avec empressement la Mazourka
Il étoit du bon ton de la danser, et il entrait dans l'éducation des jeunes anglaises et même de quelques italiennes, de savoir la jouer du piano et de pouvoir en faire les pas et les figures. —

l'Allemagne dans toute son étendue, ne nous présente d'autres musique nationale, que la valse, que l'on devrait appeler proprement walzer qui est le nom originaire allemand. Je ne parle pas du menuet, que l'on croit généralement avoir pris son origine en Allemagne; mais qui est devenu commun à tous les pays, aussi longtemps qu'il fut regardé comme danse d'étiquette à toutes les cours et comme une danse qui était de rigueur, destinée à commencer les bals de sociétés. — Le menuet a cessé d'être de mode depuis une quarantaine d'années. Je ne citerai pas non plus les allemandes, qui ont precedés les valses, et qui ne sont plus du tout en usage. — Les valses de Vienne, et surtout les Tyroliennes sont originales, et pour la plupart agréable à l'oreille, c'est la danse la moins décentes peut-être; mais la plus généralement répandue en Europe. —

Les fandago, le bollero, la tarentelle, la manfrine, la frullanna le trescone, et la hongroise sont autant de danses nationales dont la musique, ainsi que le mouvement, les pas, et les figures

plaisent généralement aux étrangers ; et dont les nationnaux raffolent. Je ne m'arrêtrai pas sur les airs nationaux que l'on chante dans différentes provinces, de la France, et dans plusieurs contrées de l'Angleterre ; non plus que sur les barcaroles vénitiennes. /: a: / — Je

---

/: a: / qui ne connait pas les charmantes barcaroles, vénitiennes, qui ne passeront jamais de mode ? Et qui est-ce qui n'a pas éprouvé l'effet magique qu'elles produisent quand on les entend chanter à Venise surtout !!...... Jamais je ne saurais oublier une nuit que je passai dans cette ville sur la fin du mois de Septembre 1795. — Enfoncé dans une gondole, je me fis conduire par le plus beau clair de lune vers le pont de Rialto, en suivant le grand canal. — De tous cotés, les chants des gondoliens, retentissent à mes oreilles, plusieurs jeunes filles placées, sur le pont, me firent entendre des barcarolles executées par trois voix angeliques, accompagnées d'autres voix d'hommes très bien assorties. Je croyais me trouver dans un lieu enchanté : Je m'arretai plus de deux heures sous la voute magnifique du pont, pour écouter ses sons ravissants. — Les voix avaient cessé de chanter que je croyais les entendre encore !...... Les lames d'eau soulevées, par un vent frais, venaient se briser légèrement contre ma gondole..... Je voyais glisser a coté de moi beaucoup d'autres gondoles, qui poursuivaient leurs courses rapides, et je m'étonnais d'être le seul à ne pouvoir m'arracher de ces lieux .... J'étois absorbé dans les plus douces rêveries ; et je me

trouvais quelque fois distrait que par le mouvement cadancé des ra=
mes — Croira-t-on, qu'étant tout seul, et ayant le cœur brisé de mille
chagrins, j'aie passé une des nuits les plus délicieuse de ma vie! —

Peruchine vient d'enrichir la collection des airs nationaux
de la patrie, par un recueil des chansons vénitiennes qui sont ravis=
santes. — Pour en apprécier tout le mérite; il faut les entendre
chanter par Madame Vigano airs portugais, espagnols (:+) bohêmes
moldaves, vallaques dont j'ai taché de me procurer des copies, et sur les=
quels par conséquent, j'aurais pu vous donner quelques détails, car je
m'aperçois que je me suis déjà trop étendue sur l'article de la mu=
sique nationale. —

Vous connaissez sans doute les échantillons des airs des sauvages
du Canada, des iroquois, des indiens, des chinois, des japonais, des
Hottentots qui nous ont été transmis par des voyageurs, et que l'on
trouve dans plusieurs ouvrages; Mais je ne puis m'empêcher de vous
parler encore de la musique turque, et de vous faire part de l'im=
pression pénible qu'elle m'a fait éprouver. — Pendant l'espace
de plus de dix mois que j'ai passé dans le Levant, mes oreilles en
ont été fréquemment fatiguées; soit par les conducteurs des traîtis

dans

(:+:) Les espagnols ont conservé beaucoup d'anciens airs arabes. —
Cette musique est douce mélancolique et très expressive. J'ai
entendu plusieurs de ces airs originaux chantés à Florence par Mme
de Villarnil native de Cadix, qui joignait à une voix de peu
d'étendue mais très agréable, un grand talent pour s'accompagner

de la guitarre. — Elle m'a fait entendre outre cela des airs de sa com=position, et plusieurs autres que l'on chante présentement en Espagne et qui portent tous la teinte touchante de la musique arabe dans le grand canal de Constantinople soit par les Jannissaires qui m'es=cortaient dans mes voyages à cheval ou qui accompagnaient les caravanes. — Vous vous en ferez une idée par la description suivante:

Un son perçant dans le ton le plus aigu que le chanteur pou=vait exprimer de ses poumons, était suivi d'une gamme en descen=dant, et d'une discordance très désagréable qui passait par tous les quarts et demi-tons jusqu'à la note la plus basse, à laquel=le il était impossible d'atteindre. Immédiatement après un autre chanteur faisait une roulade semblable en s'efforçant de com=mencer par un ton encore plus haut que le premier; et cela continuait ainsi, à quelques intervalles, près avec des efforts redoublés ~~de tous ceux~~ de tous ceux qui pouvaient faire entendre leur voix pendant des heures entières. J'en étais véritablement étourdi; et je n'ai jamais pu découvrir dans ces chants qu'une musique bar=bare qui me paraissait d'un jour à l'autre plus insupportable. —

J'ai connu pourtant un français très distingué, c'est Mr Ruffin ancien diplomate et sécrétaire de l'ambassade de France en 1796 qui m'a assuré qu'après un séjour de trente ans à Constantinople, et des observations suivies avec persévérance sur la musique turque, il avait trouvé que des oreilles habituées à ces sons qui d'abord paraissait discordans à tout étranger, y découvriraient à la longue plus d'harmonie et de touchante varié=té que dans toutes les autres musiques européennes. Je trouvais que c'était un peu fort; mais chacun à sa manière d'entendre et de juger. — Mr Ruffin m'a fait voir un manuscrit

d'une vingtaine de feuilles, qu'il se proposait de faire imprimer, et dans lequel, malgré tout son esprit et ses connaissances profondes, il soutenait avec chaleur, un paradoxe qui m'a paru très difficile. —

Les seuls sons de musique qui m'aient quelque plaisir à Constantinople, ce sont d'une espèce de flûte dont on se sert pour accompagner la danse des Derviches dans leurs mosquées. — J'y ai trouvé de la monotonie mais douce et harmonieuse.

Les turcs chantent où plutôt fredonnent quelque fois de petits airs tels que celui: Stamboulda giderim où un autre sur des oeillets blancs, dont je ne me rappelle ni la modulation ni les paroles; mais ce sont des airs qui ne contiennent que peu de notes et qui sont empruntés pour la plupart aux étrangers. —

Je terminerai cette lettre par une anecdote qui vous fera connaître dequel genre était le goût pour la musique de Selim III. —

Ce sultan amateur des innovations en tout genre, voulait aussi de temps en temps se procurer l'agrement d'entendre des artistes européens mais il y mettait du mystère pour éviter le scandale; car jusque là aucun musicien étranger, n'avait été admis dans les appartemens du grand Seigneur. — Voici comment j'en ai fait connaissance. —

Quinze jours à peu près mon arrivé à Constantinople * je vis entrer dans ma chambre ~~très~~ français très étourdi, qui se faisait passer pour maître de danse, accompagné d'un italien nommé Giuliani, qui sans connaître une ~~note~~ (note) de musique prétendait pouvoir donner des leçons de piano. — Ils venaient me prier de leurs prêter un mauvais instrument que je louais par mois, en ayant besoin disaient (ent) ils, pour aller faire de la musique chez le grand Seigneur, dans son palais d'été, en deça du canal, et à peu de distance de mon habitation; Je

me

volontiers à leur demandé, à condition; qu'en me rapportant mon piano ils me rendraient un compte exact dont (de) la manière dont ce concert serait executé. — Au bout de trois heures, ces soi-disant artistes, revinrent chez moi, et le francais qui était plus grand parleur que l'autre me fit le recit suivant:

:X: au mois d'avril 1796:

„ Le sultan aime beaucoup la musique, et nous fait venir
„ trois ou quatre fois par mois. — Je joue du violon, Giuliani
„ du piano, et le polonais Czarnecki de la clarinette au lieu
„ de basse. — On ne nous fait venir qu'au palais d'été
„ où le plus grand Seigneur se rend incognito, et où plusieurs
„ femmes de son sérail, le suivent dans une barque toute
„ couverte afin de n'être apperçues de personne. — Douze
„ eunuques noirs, nous reçoivent à la porte du palais, nous
„ (eunuq) entourent et nous conduisent dans le salon de musique,
„ en nous faisant traverser des appartemens magnifiquement
„ meublés dans le goût oriental, mais où l'on apperçoit des glaces
„ des pendules, des lustres, et des bronzes que l'on a fait venir de
„ France. — Plusieurs eunuques blancs, nous rangent dans le salon,
„ où nous ne voyons personne devant nous; car le grand Seigneur
„ avec ses femmes, se trouve dans un balcon fermé de persien-
„ nes, au travers desquelles il nous voit, sans que nous ne puissions
„ rien distinguer. — Au signal donné, dont on nous prévient
„ d'avance, nous nous mettons à jouer les airs favoris du Sultan, et
„ au bout d'une demi heure tout au plus un eunuque blanc
„ vient interrompre la musique pour remettre à chacun de nous
„ une poignée de petits ducats en argent /: c /: — Après quoi on nous
„ fait sortir et l'on dit qu'on n'a plus besoin de nous. —
„ Tous ces détails m'amusèrent beaucoup, mais ce qui m'interessait
„ davantage, c'était de connaître les airs favoris du grand Seigneur. —

Sur

Sur la question que j'adressai à ce sujet, on me répondit que le Sultan ne demandait et ne voulait jamais qu'on lui jouat autre chose que deux airs: celui de Malborough s'en va en guerre, et un autre que Guiliani me promit de me faire entendre sur le piano. — J'insistai avec beaucoup d'impatience à lui faire tenir sa promesse; mais quelle fut ma surprise, l'orsque après avoir cherché à tâton et essayé plusieurs touches pour trouver le ton dont il avait besoin, Guiliani se mit à jouer avec un seul doigt de la main droite, et sans l'accompagnement de la basse le peu de notes que j'ai copiées à la fin de cette lettre, pour donner une idée de l'air favori de sa Hautesse.

L'orsque je me mis à mon tour au piano, et que j'ajoutai

l'accompagnement

(: c) Un de ses petits ducats d'or était de la valeur d'une piastre et lors de mon séjour à Constantinople 1796 l'on comptait sept piastre et demie, et tout au plus huit pour un ducats de Hollande. A l'époque où j'écris un ducat de Hollande vaut de 15 à 18 piastre.) l'accompagnement de la main gauche qui donnait une toute autre expression à cet air, les deux musiciens qui me prenaient pour un de leur confrère (: car je n'étais connu à Péra que sous le nom de Jean Riedel!) s'écrierent à la fois; "ah monsieur que n'étiez vous avec nous; vous auriez eu le double des ducats qu'on vous a donnés!

A en juger des turcs par les oreilles du maître et ses connaissances en musique il faut convenir qu'ils sont sous ce rapport tout aussi ignorans arriérés que dans le reste.

Veuillez agréer les assurances de tous mes sentimens. etc

M O

Air favori du Sultan Selim III

Lettre IV[me]

Florence 15 Juillet 1828

Je vous préviens, Monsieur, que je n'ai nullement, la prétention de m'ériger en juge compétant, de tous les compositeurs dont je vais vous entretenir; non plus que des artistes, pour le chant et pour la musique instrumentale, que j'ai connus, et sur lesquels je m'étendrai un peu davantage. — Vous m'avez demandé mon opinion, je vous en fais part très volontiers, mais bien loin de la croire infaillible; je la soumets entièrement à votre critique.

Si l'on excepte l'ancien chant de l'eglise qui n'a pas subi de variations pour la célébration des cérémonies religieuses la musique dans tous les autres genres de compositions à éprouvé des très grands changemens, surtout depuis les commencements du XVIII siècle.

On dirait qu'en cela comme en tout autre chose la mode a souvent fait varier le goût; et on a peine à s'expliquer les anciennes compositions musicales, ont pu exciter l'enthousiasme et l'admirations des contemporains de cette époque, tandis qu'elles sont loin de faire éprouver les mêmes sensations, aux amateurs de la musique moderne. — J'en excepte toutefois les compositions de Hendel de Pergolese, de Jomelli, qui ne vieilliront jamais et qui seront étendues partout et toujours avec un juste tribut d'éloges à cause du style simple, touchant, quelquefois élevé et sublime et toujours adapté au sujet qui caractérise les productions de ces illustres auteurs. —

